

PARIS-BREST-PARIS 1987

Il y a ceux qui peuvent et qui le font.

Il y a ceux qui doutent mais qui veulent le faire.

Il y a ceux qui voudraient bien mais qui doutent.

Il y a ceux qui ne veulent pas mais qui rêvent de pouvoir.

Il y a ceux qui ne peuvent pas mais qui sont intéressés.

Et puis il y a ceux qui s'en moquent ou qui font semblant.

Et tout ce beau monde en parle et en parle et en parle.

Un an avant en disant "Tiens c'est l'année prochaine". En début d'année en songeant à la série des brevets qualificatifs qui vont faire l'actualité 6 mois durant. Au cours de l'été parce que c'est imminent. Quelques jours avant parce que l'on ne peut plus se défilier. Le matin même bien que tiraillé par le doute et l'attente interminable. Pendant l'épreuve parce qu'il n'y a pas d'autre sujet de conversation possible. A l'arrivée pour exulter sa joie ou regretter ses erreurs. Dans les jours suivants une fois reposés les souvenirs de cette folle aventure. Et jusqu'à Noël et souvent bien après, au hasard des rencontres avec ceux qui étaient aussi de la fête. Et il en est même qui en rêvent !...

Ce sujet de conversation, vous l'avez deviné, c'est Paris-Brest-Paris, étrange course un peu folle qui se disputait au début du siècle, abandonnée depuis des années par les professionnels et reprise depuis par les cyclotouristes.

-:-:-

Je suis déjà réveillé lorsque Didier se lève comme tous les lundis pour aller travailler. Comme tous les jours de semaine, il déjeune, fait sa toilette et s'apprête à quitter la maison. J'en fais de même mais aujourd'hui ce n'est pas pour me rendre au travail : nous sommes le 24 août 1987, un grand jour attendu depuis pas mal de temps déjà.

Vers 8 heures j'enfourche ma bicyclette pour me rendre tranquillement d'Elancourt à Rueil-Malmaison par Saint-Cyr-l'Ecole et Rocquencourt. Me voici sur le parcours du retour que j'emprunterai, si tout se déroule normalement, mercredi soir. Parvenu aux alentours du stade Alain Mimoun, je sens qu'il y a de l'événement dans l'air, un événement qui ne se déroule que tous les quatre ans, un test pour tous les randonneurs venus là se prouver qu'ils sont encore

bons à accomplir leur petit exploit personnel.

Je salue quelques cyclos à ce départ de 10 heures : Joël Lecoustey de Saint-Lô, Bernard & Monique Loride de Serquigny, Claude Galvaing, d'autres que je connais mais dont j'ignore les noms, et puis mes deux collègues du GTR, Daniel MERLET et Claude LATOUCHE. Le premier est parfaitement décontracté malgré son récent accident, sachant ce qui l'attend car il n'en est pas à sa première tentative. Le second paraît plutôt inquiet après son échec dans le brevet Audax de 1 000 kilomètres effectué à Vernon. Nous pensons à nos autres collègues du GTR qui ont choisi le délai maximum de 90 heures et qui roulent déjà depuis presque 6 heures. Personnellement je me sens beaucoup moins nerveux qu'en 1983. Sans doute l'habitude y est-elle pour quelque chose ?

Le temps est relativement agréable après la canicule de la semaine. Mais la météo n'est pas très optimiste pour les prochaines 48 heures, nous promettant, comble de l'ironie, "de la pluie entrecoupée d'averses" !

Les traditionnels "vélos couchés" et autres triplettes présents il y a quatre ans sont absents cette fois-ci. Seul un tricycle caréné réussit à éveiller la curiosité des plus aguerris aux excentricités des Anglo-Saxons.

Attention, le compte à rebours a débuté à 10 heures moins 3 minutes : les tandems et le tricycle s'élancent à l'assaut de la côte de Saint-Cucufa, première difficulté des 1 225 kilomètres qui nous attendent. Enfin 10 heures pile : c'est au tour des 1 200 participants qui ont choisi le délai de 84 heures avec un départ au milieu de la matinée.

On pourrait penser que tous ces randonneurs, bien aguerris à la longue distance par les brevets qualificatifs, sont des gens sensés, sachant doser leurs efforts sur une aussi longue épreuve. Hélas, trois fois hélas, je constate une fois de plus qu'il n'en est rien. Il existe toujours des fous, des charlots, des inconscients, des couraillons (quel autre nom leur donner ?) qui s'élancent à 35 km/h, comme s'il s'agissait d'effectuer un brevet ne dépassant pas les 200 kilomètres, sans avoir la certitude qu'ils réussiront à tenir la distance à cette allure un peu folle !... Tout le monde ne s'appelle pas Daniel MERLET ! Comme à mon habitude, je laisse faire, sachant très bien que j'en doublerai comme la dernière fois au moins 90 % d'ici le retour.

Claude, qui roule un moment en ma compagnie, m'annonce qu'en une heure 26 kilomètres ont été abattus. Ma sagesse me souffle à l'oreille que c'est largement suffisant, sachant qu'il en reste 1 200 devant nous. J'essaie de convaincre celui que j'appelle familièrement le "tout fou" du GTR de ne pas user ses batteries avant d'être sûr de pouvoir les recharger. Mais cela en vain : Claude accroche un "wagon" à l'entrée de la forêt de Rambouillet et disparaît de ma vue. Je ne le reverrai pas de toute la randonnée et apprendrai plus tard qu'après un bref arrêt il fera tout le parcours loin derrière moi.

Cinq minutes de pause casse-croûte à Nogent-le-Roi me permettent de me délasser les muscles : une étape de 160 kilomètres sans un seul arrêt n'est pas dans mes habitudes. La pluie amorce alors une folle ronde, d'abord timide puis franchement désagréable. Dans la plaine entre Châteauneuf-en-Thymerais

et Digny, un cyclo remonte vers Paris. Il porte une plaque de cadre commençant par 4000. Tiens, déjà un abandon parmi les participants partis à 4 heures du matin...

Beaucoup de monde au premier contrôle à Bellême. Beaucoup trop de monde. La queue pour la restauration n'est pas très longue mais trop lente et trop humide. Je décide de grignoter deux chaussons aux pommes maison que Anne avait astucieusement glissés dans ma sacoche de guidon et range les tickets que je viens de me procurer. Ils me serviront, je l'espère, au retour ...

Mamers - Fresnay-sur-Sarthe. La pluie a enfin cessé. Les Alpes Mancelles débutent. A tout prendre, je m'accommode mieux des longues ascensions et des rapides descentes que de la pluie continue. Les habitants de Sougé-le-Ganelon sont toujours aussi enthousiastes pour Paris-Brest-Paris. Les pancartes d'encouragement plantées à l'entrée du village sont là pour en témoigner. Peu avant Villaines-la-Juhel, je double le dernier participant du départ de 4 heures. Le pauvre : l'élimination lui pend au nez, d'autant plus qu'il ne progresse pas très vite.

Deuxième contrôle. Une queue interminable au self tenu par les jeunes du village. Mais on ne peut pas toujours se contenter de grignoter. Surtout avant d'aborder la première nuit... Carottes, purée, jambon, yaourts, pêches, et c'est reparti pour une étape bien bosselée jusqu'à Lassay-les-Châteaux et plus calme ensuite.

A Gorron il fait maintenant bien nuit. Ma torche avant n'est pas décidée à fonctionner et décide contre mon gré de passer le relais à l'alternateur. Décidément l'éclairage posera toujours quelques problèmes... Avant l'arrivée au contrôle de Fougères, je trouve le moyen de rallonger le parcours de deux ou trois kilomètres : pris par mon élan, je m'étais engagé sur la N 12 vers Alençon !...

Le Parc des Expositions permet déjà à quelques-uns de se relaxer. Eux au moins, bercés par le sommeil réparateur, ne s'inquiètent pas de savoir si le ciel est étoilé ou s'il pleut à cette heure-ci. Alors que dehors, il s'est déjà remis à crachiner lorsque je me remets en selle. Et ce sont de véritables haliebardes qui tombent un peu plus loin sur le château illuminé et dans le raidillon qui permet de s'extraire de la cuvette de la ville.

Par miracle, à Romagné, cinq kilomètres plus loin, la route est sèche et les étoiles font leur apparition. A Saint Hilaire des Landes, une petite route sur la droite sème le doute et la panique parmi un groupe d'attardés du départ de 4 heures. Je les passe sans ralentir mais cela n'a pas l'air de les convaincre...

Etape sans histoire, la plus courte et la moins dénivelée, jusqu'à Tinténiac et son CES où nous attend Jacques ORAIN du Rac, venu en voisin. J'ai ainsi l'occasion de glaner quelques nouvelles fraîches de mes compagnons partis tôt ce matin, six heures avant moi : Robert n'est pas encore passé (bizarre, je ne l'ai pas doublé...), le tandem Aline/Pierre vient de repartir et Nicolle et Jean-Luc ont pointé il y a une bonne heure. Tout va bien pour eux et c'est le principal car, pour leur première expérience dans ce brevet, leur moral n'a pas le droit de fléchir un seul instant.

Au coeur de la nuit, les groupes ont laissés une large place aux individualités. Chacun pour soi et le sommeil pour tous ! Du côté de Quédillac, il me semble apercevoir le tandem GTR arrêté sur le bas-côté de la route. Mais par une telle nuit noire, tous les tandems sont gris... A Merdrignac, l'unique bistro ouvert est assailli, principalement par des semi-somnambules auxquels Morphée a tendu les bras directement sur les chaises installées le long du trottoir.

Enfin le jour se lève peu avant Loudéac. Une bonne soupe, un grand lait chaud, du pain beurré, des pêches, avant de repartir à l'assaut des casse-pattes du centre de la Bretagne. Après un rapide contrôle secret près de Mûr-de-Bretagne, le vent défavorable commence à gêner la progression, d'autant plus que les côtes se succèdent sans relâche jusqu'à Carhaix-Plouguer.

Au contrôle, Yves THOUVENIN, président du CCVP, est présent en tenue de ville : il suit la fête pour le compte de l'Audax Club Parisien.

Peu avant de repartir vers Brest, les événements se précipitent. D'abord Jean-Luc arrive :

- "Salut Philippe. T'as pas cent balles ?

- ?

- Ben oui. J'ai plus d'argent et il n'y a pas de distributeurs de ma banque ici".

Nous sommes 8 membres du GTR sur le parcours mais il n'y a que notre étourdi de Jean-Luc pour me demander cela !...

L'autre événement c'est l'arrivée des gros bras, ceux qui sont partis à 16 heures et qui ne rigolent pas. Poussez-vous, nous on est pressés. On n'a pas le temps de musarder si on veut arriver les premiers dans cette course qui n'en porte pas le nom... Gérard ADJAS est du peloton d'une vingtaine d'hommes.

Personnellement je poursuis ma route à mon allure, ou plutôt un peu plus lentement que d'habitude car le vent devient franchement violent lorsque je monte péniblement au roc Trévezel. Dans la descente en faux-plat vers Sizun, je croise Daniel MERLET. Il a déjà près de cinq heures d'avance sur moi...

Dans la descente vers Landerneau, je salue rapidement Sabine et Serge VEAU arrêtés sur le bas-côté de la route. L'arrivée à Brest me semble beaucoup plus longue que lors des éditions précédentes : il est vrai que nous longeons la mer pour pointer finalement dans la base nautique.

Il est 15 h 30 lorsque j'amorce le retour vers Paris. Avec cette lutte contre le vent depuis le début de la matinée, j'ai mis 2 h 30 de plus qu'en 83 pour venir jusqu'ici. Malgré tout, la perspective d'être poussé au moins jusqu'à ce soir me permet de garder un excellent moral.

Evoluant maintenant dans l'autre sens, je croise successivement Nicolle qui me semble en bonne forme, Aline et Pierre tout joyeux (il est vrai qu'ils abordent une descente) et Robert qui m'a l'air d'avoir beaucoup de retard

puisqu'il n'en est qu'au sommet du roc Trévezel. C'est curieusement l'endroit exact où nous nous étions croisés il y a quatre ans... Il est de ces coïncidences !

Carhaix-Plouguer. Il y a beaucoup moins de monde au self qu'à l'aller. J'en conclus que la majorité des participants sont maintenant derrière moi. La nuit tombe lentement mais sûrement du côté du lac de Guerlédan, peu avant Mûr-de-Bretagne.

A Loudéac, Anne m'apprend par téléphone qu'à Rouen il est tombé des cordes toutes la journée et qu'à Rueil-Malmaison la station de métro a été inondée... Ouf. On a eu chaud d'être en Bretagne aujourd'hui. Au moins le soleil était au rendez-vous.

Il est 23 heures lorsque je m'enfonce pour la seconde fois dans la nuit. Je n'ai qu'une seule crainte : me retrouver désespérément seul comme la dernière fois. Et là pas de pitié : le sommeil est intraitable. Il frappe irrémédiablement. Seulement j'ai à peine quitté le contrôle que j'aperçois un groupe de cyclos devant moi. Un petit sprint et j'intègre le groupe qui va bon train.

Trois hommes partis à 16 heures sont devant et mènent la danse. Une bonne demi-douzaine d'hommes roulent derrière eux, à une allure respectable pour une seconde nuit blanche : environ 30 km/h. Dans les faux-plats en descente, mon 47 x 15 se révèle un peu juste pour suivre ce peloton qui n'incite guère au sommeil.

Cette allure se maintient jusqu'à Tinténiac que j'atteins vers 3 heures du matin. Sur ma feuille de route j'avais prévu un petit arrêt de 2 heures, pensant à ma précédente aventure de 1983. Mais je n'ai pas la moindre envie de quitter ce groupe. Malheureusement il se désagrège un peu car certains vont s'allonger quelques heures. Je prends le temps de terminer le gâteau de semoule aux abricots arrosée de crème anglaise que Anne m'avait préparé avant le départ ; et je repars sans laisser de temps mort aux muscles bien chauds.

Je suis maintenant dans un petit paquet de cinq cyclos que la nuit noire voit progresser à bonne allure vers Fougères. L'étape la moins dure de ce Paris-Brest-Paris est effectuée sans problème particulier par de petites départementales. Et nous arrivons au Parc des Expositions de Fougères par une très petite route que je repère assez facilement de mémoire. Mes compagnons, novices sur le brevet, me suivent aveuglément dans la nuit noire et n'ont pas du tout l'intention de me lâcher une seconde. Tant mieux je ne me retrouverai pas seul au petit jour !...

Celui-ci survient en même temps qu'une petite pluie fine mais persistante. Vers Gorrion tout cela est oublié. Le sommeil frappe l'un, puis l'autre, puis le troisième. Mais jamais simultanément ! La montée vers Lassay se fait très pénible et l'arrivée à Villaines-la-Juhel est très attendue. D'une part pour le petit déjeuner, d'autre part pour me réveiller un peu. De toute façon la réparation d'un rayon cassé est un excellent mais involontaire remède contre le sommeil !...

Quelle différence avec l'aller : l'impressionnante queue et le brouhaha a laissé la place à cinq cyclos solitaires, semi-endormis et occupés à se restaurer, éparpillés au milieu de ce grand hall qui nous sert de self-service.

Villaines - Bellême : étape très tourmentée par les bosses successives et gâchée par une pluie battante au-delà de Mamers. C'est là le passage le plus pénible de mon Paris-Brest-Paris. J'ai hâte d'en finir : les jambes ne supportent plus les longues côtes et le moral s'affaisse devant ce temps décidément bien défavorable. Je ne finis même pas l'omelette-haricots verts échangée contre les tickets de l'aller. Vous savez, lorsqu'il y avait une queue interminable, il y a deux jours. Aujourd'hui, seulement trois cyclos mangent à l'abri de la pluie battante, sous les bâches.

Devant moi, les 160 derniers kilomètres me font des promesses que je ne juge pas très honnêtes : "Mais oui il ne pleuvra pas. Il y aura même un bon petit vent dans le dos qui te poussera dans la Beauce. Et tu verras, tu arriveras vers 21 heures, comme la dernière fois". Un rapide calcul me prouve que pour tenir une telle promesse, il faudrait que je pédale à près de 24 km/h de moyenne. Dur dur !...

A la sortie de Rémalard la pluie cesse et le vent décide de me prêter main forte. Mises à part les longues bosses comme celle de Fontaine-Simon que j'avale de travers, ma progression me fait espérer. Pourquoi n'y arriverai-je pas ? En tout cas, le 47 x 15 ne chôme pas beaucoup entre Châteauneuf-en-Thymerais et Nogent-le-Roi où j'arrive à 18 heures.

Le contrôleur m'annonce qu'une petite centaine de cyclos partis à 10 heures sont passés : j'avais décidément bien raison de les laisser faire les fous au départ ... Gérard MAGE, responsable des randonnées permanentes dans "Cyclotourisme", me salue et me félicite. Mais je ne m'attarde pas : il me reste 75 kilomètres à effectuer en trois heures, avec l'ascension de quatre ou cinq côtes, dont celle de Gambaiseuil, l'une des plus pentues du parcours.

Le vent, fidèle allié en cette fin de parcours, me permet de filer à une allure respectable jusqu'en forêt de Rambouillet. Dans la côte tant redoutée, Gérard BOULANGER d'Evreux me double sans que je puisse m'accrocher. Je préfère monter à ma main sous peine d'y laisser mes dernières forces. La traversée de la région parisienne est fidèle à la tradition : longue et désespérante. On n'en finit pas d'en finir !...

Vers Rocquencourt le soleil se couche magnifiquement derrière moi. Un cyclo du quartier s'étonne de mon allure très rapide après 3 jours et 2 nuits sans sommeil et plus de 1 200 kilomètres de selle. Mais de gros nuages me rattrapent à Vaucresson et déversent sur moi tout leur contenu dans l'ultime descente de Rueil-Malmaison. Les rares piétons voient alors passer un cycliste pestant contre le temps mais surtout contre le revêtement absolument indigne d'une fin de 20e siècle et qui me retarde juste au moment où il ne faut pas.

Il est enfin 21 heures et une petite poignée de minutes lorsque je pénètre dans l'enceinte du stade de Rueil. Il est exactement la même heure qu'en 1983. Curieusement j'ai mis le même temps pour effectuer Paris-Brest et

Brest-Paris : 29 heures 30 pour aller et 29 heures 30 pour revenir. Bon exemple, je pense, de sagesse, comparé à ce cyclo de Gaillon un peu trop présomptueux qui a mis 25 heures dans un sens mais 52 heures dans l'autre. Et ce n'est qu'un cas parmi beaucoup d'autres !...

Après un bon repas, Anne, venue gentiment m'accueillir, me ramène à la maison en voiture. J'ai juste le temps de la guider dans Saint-Cloud, jusqu'à l'entrée du tunnel de l'autoroute : je n'en verrai la sortie que sur le pont Guillaume le Conquérant à Rouen, déjà profondément endormi que je suis sous le duvet bien chaud qui me recouvre ...

-:-:-

Le lendemain je retournerai en spectateur à Nogent-le-Roi, le dernier des 14 contrôles intermédiaires, voir passer les acteurs de ce fabuleux brevet.

Les héros du GTR tout d'abord :

Nicolle qui n'est pas en avance mais qui passe au contrôle bien avant les trois autres que j'attends ;
Robert qui semble au bord des larmes tellement il est rongé par l'épuisement ;
Aline et Pierre encore le sourire aux lèvres malgré leur hâte d'en terminer et retrouver le confort d'un bon lit douillet.

Et puis les autres, tous les autres :

Ceux qui ne sont pas sûrs d'arriver à bon port dans les délais et qui sont en fait beaucoup plus courageux que ceux qui sont passés les premiers.

Ceux qui voudraient bien y arriver mais qui sont vraiment au bout du rouleau.

Ceux qui sont devenus de véritables handicapés physiques, tout juste capables de marcher, inconscients des conséquences de leur volonté de vaincre.

Ceux qui demandent où sont les dortoirs alors qu'il est midi et que nous ne sommes qu'à 75 kilomètres de l'arrivée.

Ceux qui sont devenus des machines à pédaler incapables de la moindre initiative.

Ceux qui doutent jusqu'au bout mais qui veulent à tout prix y arriver.

Et puis ceux, rares quand même, qui peuvent et qui y arrivent avec le sourire sans forcer outre mesure.

Philippe GARCIA